

Les abonnés à la fin de l'année

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 50

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176785>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les abonnés à la fin de l'année.

La fin de l'année est le triomphe de l'abonné; il regarde de toute sa hauteur le pauvre journaliste qu'il critique et menace sans pitié. Dès le mois de novembre déjà il suspend sur notre tête son épée de Damoclès en répétant sans cesse: « Si vous ne nous donnez pas du gai, du piquant, du vif, de l'intéressant, ... au nouvel-an je prie le facteur d'attendre deux minutes, et, d'une encre très-noire (Oh, noirceur!) j'écris sur la bande: REFUSÉ! »

Malheureux qui avez ainsi le courage d'inscrire d'une main ferme sur le front d'un journal ce terrible stigmaté, avez-vous jamais songé ce qu'il coûte de soucis pour vous livrer à jour fixe cette feuille imprimée que vous lisez souvent avec indifférence?... Savez-vous toutes les difficultés que nous rencontrons pour vous fabriquer, tous les huit jours seulement, notre pauvre petit *Conteur*, cette bagatelle, comme vous l'appellez peut-être en mesurant d'un coup-d'œil léger ses colonnes exigües?...

Eh bien! cette bagatelle est un tyran, un égoïste de la pire espèce. Un numéro n'est pas même expédié que l'ombre de l'autre se montre railleuse à l'horizon et demande à grands cris de la copie par la bouche de l'imprimeur. De la copie!... et quand on n'en a point, quand la tête est fatiguée, l'imagination impuissante, quand on se frappe le front avec toute la bonne volonté possible, et qu'une voix vous répond de l'intérieur: « il n'y a personne; » que faut-il faire?... donner du remplissage. Voilà ce qui est déplorable, c'est vrai. Mais quand le journaliste est en veine, comme on dit, quand les phrases coulent de sa plume comme le vin coulait cette automne de tous les pressoirs, et que ses articles vous distraient agréablement, conservez-lui l'indulgence et la gaie humeur de ces moments pour les jours où il souffre de la disette.

Chers abonnés, voici les jours froids et les longues soirées; vous ne pouvez pas vous séparer plus facilement du petit *Conteur* que du poêle au coin duquel nous espérons que vous le lirez cet hiver.

L. M.

Notre compatriote, M. Juste Olivier, vient de publier à Paris, un nouvel ouvrage que nous n'avons pas encore eu le plaisir de lire; il a pour titre: *Le pré aux noisettes*. La scène se passe dans le canton de Vaud et nos mœurs, paraît-il, y sont habilement caractérisés. On cite entre autres des descriptions d'abbayes, d'assemblées populaires, etc., où les choses sont prises sur le fait.

Nous avons hâte de lire ces pages écrites par une plume qui enrichit chaque jour notre littérature nationale, et nous espérons en donner prochainement à nos lecteurs une analyse plus complète.

JEAN DE BROGNY.

(Suite.)

Le propriétaire d'une barque, qui se rendait à Lausanne, prit gratis les deux voyageurs. Ils furent d'abord assez abattus et mélancoliques, et ne purent détourner les yeux de la ville qu'ils laissaient derrière eux et où ils abandonnaient dans l'angoisse tout ce qu'ils avaient de plus cher. Mais lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur de Nyon, et que Genève disparut dans le lointain, nos voyageurs sentirent le cours de leurs idées changer; ils jetèrent avec courage un coup-d'œil plein de confiance sur l'avenir. Arrivés sur le soir à Ouchy, qui ne se composait alors que de quelques cabanes de pêcheurs, ils ne s'y arrêtrèrent pas et montèrent à Lausanne, d'où ils partirent le lendemain de bonne heure pour arriver encore avant le soir à Fribourg, ce qui, pour un bon marcheur, fait une course de douze lieues et plus. Le jour suivant, ils étaient à Berne. De là, ils poursuivirent leur route par Zurich, et le sixième jour après leur départ, ils virent le soleil de l'après-midi dorer les tours d'une grande ville: c'était Constance.

Ceux qui visitent aujourd'hui cette ville ont peine à se représenter l'aspect qu'elle présentait au concile de 1415. A cette époque, Constance était une ville libre, déjà d'une grande antiquité, aussi puissante et florissante qu'elle l'eût jamais été sous le vaste empire de Rome. Les marchandises y affluaient de près et de loin, on les emmagasinait dans les vastes dépôts de commerce; les marchandises d'Italie, de France et d'Allemagne y transitaient; c'était quelque chose que d'être bourgeois de Constance, et même les Confédérés, qui avaient peu de respect pour des alliances avec les seigneurs et les princes, briguaient l'amitié de cette ville et la tenaient à grand honneur.

Toutes ces raisons avaient engagé l'empereur et le pape à choisir Constance pour siège du concile; elle avait une belle situation, un air salubre, se trouvait aux frontières de l'empire, et, de plus, le Conseil de la ville avait promis de maintenir un ordre sévère et de veiller à ce que, avec l'affluence d'étrangers, la ville n'éprouvât aucun manque de vivres ni aucun renchérissement des denrées, car l'histoire rapporte que le nombre des hôtes s'éleva à cent cinquante mille. De nos jours, Constance compte à peine cinq mille habitants, elle a peu de commerce et d'industrie, et le souvenir de son antique splendeur est à peu près tout ce qu'il lui reste. Cela vient de ce qu'avec la suite des temps elle a perdu sa liberté, et qu'elle est tombée sous la domination des princes. Telle est la cause de la déchéance de cette ville, car le bonheur et l'aisance, tant des particuliers que des Etats, ne prospèrent qu'avec la liberté.

Nos deux voyageurs furent étourdis à la vue de la multitude et du mouvement qu'ils trouvèrent à leur entrée dans la ville. La plupart des maisons étaient couvertes de bas en haut de bannières aux mille couleurs et d'armoiries de toute sorte; c'était la manière dont les nobles marquaient leur domicile. On y voyait les Electeurs de l'empire germanique, et d'autres princes dont l'Allemagne a eu de tout temps si grande abondance; il s'y trouvait des évêques et des abbés, des comtes et des barons, les députés des villes libres, les ambassadeurs des rois très-chrétiens, lorsque ceux-ci n'y étaient pas en personne; on y rencontrait des savants, des docteurs et des professeurs de tous les pays de l'Europe, de la lointaine Russie, de la Scandinavie et de l'Ecosse, et même de l'Asie et des Indes; étaient accourus des ambassadeurs de monarches ou des seigneurs qui venaient, pour leur propre compte, assister à un spectacle sur lequel les yeux de tout l'univers se dirigeaient. A cette brillante multitude s'étaient joints, enfin, une masse de commerçants et autres personnes qui espéraient retirer quelque profit de cette réunion d'étrangers. En un mot, on n'avait encore rien vu de semblable dans la chrétienté.

(La suite prochainement.)

Pour la rédaction: H. RENOU. L. MONNET.